

Mai 1942

Il arrive que les hasards de la vie quotidienne, l'isolement de ma petite demeure et aussi le caractère parfois un peu fantasque de la *Central do Brasil* me privent de la lecture de *O Jornal*. C'est ainsi que m'a échappé un article du 16 avril, que je ne peux me permettre de négliger, vu qu'il traite un sujet capital pour moi et aussi parce qu'il porte la signature du directeur des *Diários Associados*.

D'abord, que le lecteur veuille bien me pardonner une intervention qu'on pourrait facilement considérer comme indiscreète. Je me montrerais bien indigne de la générosité que le Brésil m'accorde, si j'en profitais pour prétendre exercer une espèce de droit de censure à l'égard d'une presse et d'un public qui, jour après jour, depuis trente mois, donnent aux Français dégénérés de Vichy une admirable leçon d'honneur et de fidélité, et [si j'oubliais que] je parle faute de mieux, faute de pouvoir rendre des services plus utiles à mon pays. Si je parle, aujourd'hui, c'est parce qu'il ne m'est pas permis de me taire. On se tromperait bien, en effet, si l'on croyait que j'attache une importance démesurée aux pages que je signe de mon nom, mais, étant donné que je suis handicapé par l'âge, par l'infirmité, par l'exil qui m'éloigne des seuls hommes avec lesquels je me sente, comme il y a vingt-huit ans, parfaitement en accord sur le plan de la raison et sur celui du cœur — ceux qui combattent —, il ne me reste qu'à me servir de mon modeste nom.

Je ne laisserai jamais de m'en servir à plein chaque fois que courra dangereusement le risque d'être, volontairement ou non, déformée l'image réelle, authentique, historique de ma patrie.

En dépit de notre humiliation présente, les mots de « France » et « français » gardent un sens très précis, et il importe à des millions de consciences dans le monde que ce sens ne soit pas altéré.

L'article du directeur des *Diários Associados* prouve qu'on peut l'altérer de bien des manières, et la plus dangereuse pour nous est probablement celle qui, feignant de considérer comme définitif, et à l'avenir immuable, ce qui s'appelle l'Ordre Moderne — c'est-à-dire le gigantesque système de production et de consommation illimitées qui nous conduit de la guerre économique à la guerre limitée, jusqu'au jour où les deux finiront par se confondre en une guerre unique, totale et perpétuelle —, prétend nous fixer une place déterminée parmi les nations d'après la ridicule échelle de valeurs imposée au monde par ce système.

Beaucoup de mes lecteurs ont sûrement vu à Rio cet admirable film, d'une ironie âpre et sommaire, presque intolérable pour nos nerfs, qui retrace à nos yeux l'histoire puérile du seul type de « héros » qui pourrait attendre pour demain — au cas où elle ne se réformerait pas elle-même — une société reposant uniquement sur le gain. Vouloir faire juger du présent et de l'avenir de la France selon l'éthique et l'esthétique élémentaires du citoyen Kane, ce ne serait pas seulement une offense au bon sens, ce serait en vérité pécher contre l'Esprit.

On m'adresse parfois le reproche de me tenir dans l'isolement, comme si cela voulait dire que je reste en dehors des événements. Ce n'est pas l'isolement qui nous met en dehors des événements, ce sont les hommes qui nous cachent les événements, c'est leur rumeur imbécile qui nous détourne de l'essentiel. Et c'est là sans doute la raison pour laquelle, du haut de ma petite colline de la Croix-des-Âmes, je vois clairement se dessiner à travers le monde cette manœuvre insidieuse contre certaines formes supérieures encore subsistantes d'une civilisation déjà presque abolie, niée par les uns, exaltée par les autres, mais dont chacun en secret croit permis de désirer la disparition, cela parce que, n'étant plus comprise que d'un nombre réduit, elle devient presque aussi humiliante pour ses ennemis déclarés que pour ses prétendus défenseurs. J'admets bien volontiers que la France incommode ces gens-là, vu que, quoiqu'elle donne

jusque dans la servitude un témoignage des valeurs qui les force à prétendre avec une angoisse redoublée que son efficacité soit d'autres temps, ils ne referont pas une société digne de ce nom, laissant brusquement ces valeurs, devenues impuissantes et ridicules au milieu de leur énorme machinerie, sur une montagne d'actions et d'obligations qui ne vaudront rien de plus que le poids du papier.

Étant donné, par conséquent, que M. Chateaubriand a écrit que « l'irrévocable destin de la France est celui d'une nation satellite » et qu'« il ne lui reste qu'à choisir entre le protectorat des États-Unis, de l'Allemagne ou de la Russie », ma première impression n'est certainement pas celle de la surprise. Nous connaissons cette thèse. Elle est aujourd'hui à la mode non seulement à Berlin ou à Rome, mais aussi bien à Londres, à New York, à Madrid, à Lisbonne. Malheureusement, j'ai déjà vécu suffisamment pour que ces scandaleuses concordances m'étonnent. Je vois là seulement la preuve que, en dépit des injures qu'échangent entre elles les propagandes rivales, se trame contre nous, comme en 1918, la coalition des hommes d'affaires. Les hommes d'affaires nous font condamner par les économistes exactement pour les mêmes raisons qu'invoquent les Allemands pour nous faire traiter de dégénérés par les anthropologues, c'est-à-dire dans le seul but de nous laisser dans le dénuement.

Lorsque, en effet, des millions et des millions d'hommes se trouvent presque sans défense à la merci de la spéculation et des spéculateurs, nous offrons, nous autres, l'image, unique sans aucun doute, d'un pays à l'épreuve de lui-même, qui possède ce qu'il lui faut en fer et en charbon comme en vignes et en blé, un pays à la fois maritime et continental, de dimensions moyennes, connu et exploité depuis trop de siècles pour se prêter à servir de champ à certaines entreprises colossales de publicité financière analogues aux légendaires « rushes » américains — en somme, un pays qui ne ressemble en rien à un chantier, à une foire, mais à un grand domaine seigneurial, à un chantier où l'usurier ou l'officier de justice n'entrent jamais, où les domestiques mettraient dehors à coups de pied le banquier véreux assez dénué de pudeur pour proposer des valeurs sûres qui rapportent cent pour cent...

Car tel est le fait essentiel : jamais la France n'a pris part vraiment au jeu capitaliste, jamais notre peuple n'a cru sérieusement qu'il fût possible de s'enrichir indéfiniment en jouant à la bourse, dans les trusts, à la roulette ou au poker. Nous avons toujours mis en doute les prospérités nationales qui s'écroulent d'un seul coup et en quelques semaines jettent à la rue deux millions de chômeurs. Nous voyons, nous autres, le revers de la médaille, et les spéculateurs des cinq continents tremblent à l'idée qu'après avoir renversé tant de superstitions, nous serions très capables de vouloir liquider pour toujours le fétichisme de prétendues lois économiques toujours en contradiction avec elles-mêmes, infatigablement démenties par l'expérience, et au nom desquelles on prétend aujourd'hui que nous soyons réduits au rôle de « nation satellite », c'est-à-dire de nation entretenue par un protecteur opulent, telle une danseuse du corps de ballet.

Je répète que nous connaissons cette thèse, la même qui a déjà servi en 1918 à sauver l'Allemagne, c'est-à-dire à sacrifier l'Europe aux intérêts de puissantes organisations financières internationales. Certes, je ne prétends aucunement qu'elle ait été clairement formulée dans l'article qui m'a si vivement ébranlé. Mais que cet article ait paru dans un journal ami, sous la signature d'un éminent journaliste brésilien, auquel les services rendus à son pays confèrent une autorité particulière et qui a déjà donné tant de preuves de son attachement à la France, à la culture française, c'est là de ces symptômes graves du même genre que ceux qui ont annoncé naguère, au milieu de l'indifférence générale, la disgrâce de ma patrie.

Quand je parle ainsi, le sentiment qui m'anime n'est aucunement celui de l'orgueil national blessé. Je ne prétends pas non plus nier le ridicule qu'il peut y avoir à dénoncer un péril contre lequel je ne peux qu'élever la protestation impuissante d'un écrivain pauvre et exilé. Mais qu'importe ! J'appartiens à la génération formée par la guerre, et je sais qu'à la guerre, du premier au dernier combattant, chacun doit assumer ses responsabilités comme si le sort des armées dépendait de lui seul.

Non ! Aujourd'hui, comme il y a vingt-huit ans, ce n'est certes pas l'orgueil qui me maintient debout. Malheureusement, la honte qui touche mon pays est intensément présente à ma

conscience. Je ne voudrais pas qu'elle retombe sur une civilisation qui d'ailleurs ne lui appartient pas en propre, qui lui a été transmise, de laquelle, toutefois, il a réussi à produire l'expression la plus haute, la plus sensible, la plus passionnée, et la plus humaine de toutes. J'accepte volontiers la honte qui m'est infligée, mais je ne peux admettre qu'elle soit exploitée contre ce que j'aime. Douter aujourd'hui de la France — ou entraîner les autres à en douter — serait contribuer au désarmement des consciences, à la défection universelle des consciences, risquer de faire de notre malheureuse planète le jouet d'intérêts économiques, nationaux ou raciaux plus féroces les uns que les autres.

Réflexion faite, je devrais remercier le directeur des *Diários Associados* de l'occasion qu'il m'a offerte de réfléchir sur mon attitude. Peut-être n'ai-je pas assez dit, ou n'ai-je pas dit assez clairement, au cours de ces trente derniers mois où les conjonctures [...], [que] le devoir primordial de la France est de rester fidèle à sa vocation spirituelle particulière, et de n'altérer en rien le message historique que, victorieuse ou vaincue, honorée ou humiliée, elle a le devoir de transmettre, coûte que coûte, quoi qu'elle ait beaucoup perdu l'espoir que soit entendue, au milieu du tumulte, sa voix simple et sincère.

La fidélité de la France à elle-même importe beaucoup au monde d'aujourd'hui, et beaucoup plus encore au monde de demain. Car s'il est vrai que les guerres se gagnent avec les canons, les tanks et les avions, toute Paix digne de ce nom est une création de l'Esprit.

II

Botafogo

Juin 1942

Afonso Arinos de Mello Franco, dans un brillant article, écrivait récemment que mon modeste nom « était entré définitivement dans l'histoire, ou, mieux, dans la légende littéraire du Brésil ». Définitivement, c'est là un terme bien grand pour moi, car ce serait déjà beaucoup que mon souvenir dure autant que les murs de ma chère petite demeure de la Croix-des-Âmes, qui n'a certes pas été construite pour défier les siècles. Si le mot « définitif » est bien grand pour moi, celui de « construite » risque d'être pour elle quelque chose de bien prétentieux. On dirait qu'elle est apparue au-dessus de la colline comme n'importe lequel des arbres qui l'ombragent, et comme eux aussi on dirait qu'elle demande sa petite part de soleil et d'averses, et qu'elle ne demandera rien de plus aussi longtemps qu'elle restera debout, aussi longtemps qu'elle se profilera dans le paysage, car il est certain qu'elle ne durera pas plus que ses voisines des environs, celles, par exemple, de Botafogo. Quel Botafogo ? demanderez-vous. Quel Botafogo ? non pas celui de Rio, bien entendu, mais celui de Barbacena, qui n'est guère qu'un bien pauvre hameau, dont la réputation n'a pas toujours été immaculée, autant que je sache — et même, par le temps qui court, il n'est guère indiqué que passent par là, le dimanche soir, de jeunes personnes élevées dans la pratique de toutes les vertus. Malheureusement, je n'ai pas besoin d'être un prophète pour vous prédire, à coup sûr, quel est le destin réservé à Botafogo ! Les villas des gens riches de Barbacena, d'un style déplorablement américain — de ce style que Hollywood a rendu populaire —, monteront bientôt à l'assaut de ma colline et viendront étaler au soleil

leurs vérandas de ciment, leurs mosaïques de couleurs tendres... Une fois de plus le monde moderne aura triomphé non de la misère, mais des misérables, en les refoulant un peu plus loin, loin de sa vue, loin de sa portée. Quand ce moment-là arrivera, s'il est sûr que nous finissons par donner à nos demeures une espèce d'âme semblable à la nôtre, je crois que ma maison aura le même sort que ses pauvres voisines. Comme elle ne pourra les accompagner, elle n'aura qu'à se laisser docilement absorber par la végétation, et à épargner à ses nouveaux maîtres, dans son effacement, le travail et les dépenses de la démolition. Quoiqu'en pense M. de Mello Franco entraîné par l'amitié, il est bien probable que ma « légende » sera aussi vite oubliée que ce pauvre petit hameau, dont nous avons pris l'habitude, moi et les miens, de comprendre, d'honorer et d'aimer la solitude et l'indigence. Mais qu'importe l'oubli, si ce n'est pas en vain que j'ai mis le trouble dans quelques esprits jeunes ? Ce n'est pas dans la mémoire des hommes qu'un écrivain français aspire à survivre, c'est dans leur conscience. Puisse la meilleure part de mon œuvre survivre à mon nom !

Certains de mes lecteurs me diront peut-être que je tiens ici le langage d'un poète. Ce n'est pas le langage d'un poète, mais d'un homme. Il est seulement bien regrettable que, pour nous faire comprendre par le plus grand nombre possible d'amis, il nous faille nous résigner à parler comme des hommes à des gens dont l'opinion nous est absolument indifférente, car, favorable ou défavorable, elle n'exprime rien d'eux-mêmes, étant donné qu'ils l'ont tirée comme mécaniquement d'opinions précédentes, toutes étant soigneusement calculées du point de vue du petit rôle qu'ils prétendent jouer dans le monde. Il y a quelques jours, j'écrivais à M. Álvaro Lins, dont j'apprécie beaucoup le talent souple et nerveux, l'insolence jeune et lucide, que notre premier souci devrait être de soustraire l'Intelligence à l'exploitation des intellectuels qui se servent d'elle au lieu de la servir. Séparer l'Intelligence de la prétendue classe intellectuelle en empêchant par tous les moyens que celle-ci s'organise grâce à la complicité des hommes d'argent, ceux-là mêmes qui contrôlent déjà l'opinion, les seuls et uniques qui auront demain à leur disposition tous les moyens de diffusion de la pensée, c'est là une tâche qui me

faux nobles, de nouveaux riches, d'arrivistes, et les quelques aristocrates véritables qu'on rencontre çà et là sont presque tous des gens disposés à négocier leurs titres et blasons avec les millionnaires américains. Nous autres Français, nous ne nourrissons pas le préjugé de la culture. Nous savons qu'il y a des intelligences qui sont fécondes et d'autres qui sont stériles, et que les intelligences stériles, soumises à une culture intense, forment cette espèce, malheureusement trop nombreuse, d'imbéciles, qui sont un objet d'exploitation pour des vulgarisateurs ingénieux, comme Zweig, Ludwig, Maurois ; et même — quoiqu'il soit bien supérieur à ceux que je viens de citer — Huxley.

Si mes lettres aux Anglais n'ont pu atteindre leur destinataire, ma consolation sera de penser que ce n'est pas la première fois qu'entre nos deux vieux peuples un message se perd. Je continuerai, cependant, à déplorer que le petit nombre de vérités qu'elles contiennent aient été présentées de telle manière, que le public brésilien, quoique mille fois mieux fait pour les recevoir, coure le risque de ne pas les comprendre. J'essaierai de réparer cette faute dans les pages qui vont suivre et que le lecteur trouvera, je l'espère, chaque semaine, sous le titre déjà connu de lui : « La Vocation Spirituelle de la France ».

On jugera peut-être ce titre tant soit peu prétentieux, mais il ne saurait l'être qu'en apparence. La vocation spirituelle de la France ne consiste aucunement à bouleverser le monde avec des doctrines nouvelles et surprenantes. Moins encore à exercer, par la force ou le prestige, une espèce de dictature des consciences. Il est beaucoup plus vrai de dire que sa mission providentielle est de maintenir le monde à l'intérieur de l'Humain, délimité par le cercle des valeurs humaines que le christianisme divinise. Par malheur, les intellectuels ont essayé tant de fois de traduire dans leur langage cette vérité si simple, qu'ils ont fini par la réduire à presque rien. Sous leur plume, le mot « humain » perd sa dignité mystérieuse, évoquant au contraire la modération, le moyen terme, les vertus moyennes et une sagesse simple. Quand ils parlent de notre « génie équilibré », l'image qui se forme aussitôt dans leurs cerveaux appauvris est celle d'un peuple qui vit des trésors accumulés de sa culture, à la manière du propriétaire qui jouit de ses rentes : comme si l'équi-

libre n'était rien de plus qu'un repos, quand en réalité c'est une victoire difficile et précaire remportée sur la pesanteur, l'image même du miracle fragile de la vie, qui mène un combat continu contre les forces aveugles acharnées à la détruire. Que signifiera maintenir le monde à l'intérieur de l'humain, si ce n'est le défendre contre l'inhumain, contre les grandeurs inhumaines ? Et que seront ces grandeurs inhumaines, sinon des divinités cupides et féroces, implacables, impitoyables ? Il y a des siècles que la France se voit placée en face de ces bêtes redoutables, comme Jeanne d'Arc devant ses juges. Comme Jeanne d'Arc, la France les affronte, à force de patience, de courage, d'ingéniosité et d'ironie. Et les peuples qui l'ont vue tant de fois souriante croyaient sincèrement assister à une espèce de jeu, mais ce jeu est toujours une lutte à mort. Chers amis brésiliens, je voudrais que vous puissiez oublier tant de phrases prétentieuses et banales sur mon pays, phrases que vous avez l'habitude de répéter et qui répondent si mal à la connaissance intuitive, à cet instinct profond que vous avez de notre tradition et de notre histoire. Je voudrais vous faire pénétrer avec moi bien plus loin, dans la disgrâce de ma nation, que d'autres nations déplorent sans la comprendre, quand elles ne cherchent pas hypocritement à l'exploiter... Entre les fausses grandeurs qui s'affrontent, la France est seule, plus seule qu'à aucun autre moment de son histoire. Puissé-je vous faire partager pour un moment, ne serait-ce qu'un seul moment, au cours de ces pages, la solitude de la France.

IV

Pour les hommes libres les paroles libres

Juillet 1942

L'autre jour, j'invitais mes lecteurs à partager la solitude de la France. Il est possible que ce mot de solitude ait surpris certains d'entre vous. Si la France se trouve seule aujourd'hui, à qui la faute, sinon à elle ? Il est parfaitement vrai, en effet, que, pour nous être retirés de la guerre, nous nous sommes pour ainsi dire exclus momentanément de l'Europe, et que, pour la seconde fois dans le cours entier de son histoire, la France ne compte plus un seul allié sur le continent. Je voudrais, cependant, parler d'une solitude plus ancienne et plus profonde.

Chers amis Brésiliens, c'est pour vous seuls que j'écris ces pages, et c'est avec toute la sincérité dont je suis capable, que je veux les écrire. Ne voyez pas dans ces mots une simple formule de courtoisie. Pour être vraiment sincère, il ne suffit pas qu'on s'abstienne de mentir, comme le croient tant de dévots et de dévotes formés par les casuistes. Il faut s'engager avec toute la quote-part de vérité dont on dispose, laquelle, si modeste qu'elle soit, est encore, la plupart du temps, plus précieuse que nous ne pensons, car il nous est difficile d'apprécier tout de suite la valeur d'une chose qui nous a coûté tant d'effort et que nous avons été chercher si loin, au-dedans de nous-mêmes. C'est pourquoi, chaque fois que je vous entretiens de mon pays, je suis presque atterré de voir combien peu de choses il me reste à vous dire quand j'estime avoir mis de côté celles qui ne me paraissent pas nécessaires. J'aurais évidemment beaucoup plus d'intérêt à ne pas me montrer aussi sévère dans mon choix et à flatter la vanité d'un certain nombre de lecteurs, ceux qui probablement

ne se donneront jamais la peine de comprendre la France, mais s'appliquent avec soin à entretenir l'illusion de l'avoir comprise et accueillent goulûment les recettes que leur fournissent des intellectuels dont le rôle se résume à transporter de livre en livre et de capitale en capitale quelques idées sommaires et brillantes, faciles à placer, comme ils transporteraient des échantillons dans une valise. Tous les pays possèdent de tels parasites, mais, selon le proverbe — *corruptio optimi pessima* —, les exemplaires les plus ridicules de cette espèce sont fournis probablement par quelques artistes et écrivains français, devenus fournisseurs attitrés de la pacotille intellectuelle destinée à l'exportation.

Je ne dirai aucunement que de tels individus sont des imbéciles, bien au contraire. Ils seraient très capables d'exercer une autre profession, mais ils ont choisi celle-là parce qu'elle correspond mieux à leur nature, car ils sont nés pour de telles besognes. Ils connaissent admirablement les points faibles du public, ils savent lui épargner tout effort de discernement, substituer à l'idée vraie la banalité prétentieuse, au sentiment sincère la niaiserie sentimentale. Il est attristant de voir que des écrivains illustres, de renommée universelle, et dont le caractère le dispute certainement au talent, se sont laissé prendre par la contagion, cédant ainsi au goût tant soit peu morbide de toucher, de séduire, d'éprouver les nerfs du public. Par exemple, toute étrangère intelligente et sensible qui sait juste ce qu'il faut de français pour déchiffrer le *Racine* de François Mauriac croira de bonne foi, en refermant le livre, qu'elle vient miraculeusement d'avoir accès au plus réservé, au plus fermé de tous les génies — le génie racinien —, quand, en vérité, l'auteur des *Anges Noirs* n'a fait autre chose que d'attendrir inutilement sa lectrice à l'égard d'un homme et d'un art dont la clairvoyance cruelle jamais ne cède le pas à la tendresse, ni même à la pitié la plus élémentaire.

Je vous vois peut-être tentés, chers lecteurs, de me rétorquer qu'il n'y aura là rien d'important. Je prends la liberté d'affirmer que vous vous trompez. C'est, en effet, en vertu de telles équivoques, apparemment inoffensives, que bien des amis de la France finissent par se détacher d'elle sans s'en apercevoir, et, à sa place, s'habituent à apprécier et à honorer une espèce d'idole

scolaire, qui sans cesse davantage tourne en dérision la ressemblance avec elle à mesure que ces malheureux s'endurcissent dans leur mensonge, c'est-à-dire continuent à feindre pour les autres — et pour eux aussi, malheureusement ! — des compréhensions et des admirations imposées à eux par l'attitude qu'ils ont prise une fois pour toutes. Il serait faux de croire que je mêle ici la littérature et la politique. L'effort désintéressé d'un homme pour comprendre la France est un acte qui va bien plus loin que la simple littérature, et a pour moi un caractère sacré, presque religieux. Si modeste que soit cet homme, si étranger qu'on le suppose à notre race et quelle que soit la couleur de sa peau, je ne peux admettre qu'il soit mystifié par des intrigants et des pédants, ni que la passion élevée qui l'anime tourne à ce conformisme dont précisément a horreur l'esprit français, étant donné que sa mission est de le briser sans trêve à mesure qu'il se reforme, comme un navire brise-glace se glisse et passe à travers les bancs de glace afin d'ouvrir un chemin à la mer libre.

Chers amis, cette fois encore l'idée que je viens vous offrir est très simple : n'en faites pas peu de cas, pourtant, car elle est de celles qu'un Français préfère à toutes les autres, parce qu'elles mettent d'accord l'intelligence et le cœur. Il n'y a qu'un moyen de servir réellement la France, et c'est de l'aimer. Et il n'y a qu'un moyen de l'aimer, c'est de la comprendre, je veux dire de chercher à la comprendre, car c'est en vertu de cette attitude et de l'effort qu'elle exige que vous vous trouverez associés à son aventure millénaire, à l'immense déroulement de son histoire, histoire d'un peuple dont le génie tendre, lucide et douloureux est le génie de la sympathie.

Si vous aimez la France et son esprit, ne lui cherchez nulle part une définition, car cette définition n'existe pas. Mon pays est plein de contradictions, comme c'est le cas pour toute créature humaine, comme pour la vie elle-même ; la raison à elle seule ne saurait résoudre ces contradictions ; pour cela, il est absolument nécessaire de faire intervenir la clairvoyance de l'amour, que le christianisme a divinisé sous le nom de charité. On parle beaucoup de son génie équilibré ; on pourrait aussi bien parler de son ardeur, de la ferveur sacrée qui la pousse sans cesse d'expérience en expérience, de risque en risque ; cette

contradiction, comme les autres, n'est qu'apparente, car l'équilibre est une condition du mouvement, et, si le danseur de corde voltige à cinquante pieds de hauteur au-dessus du sol comme un oiseau ou comme une flamme, c'est parce qu'il a le sens de l'équilibre, dont il semble mépriser les lois. Oh ! je sais très bien que beaucoup d'entre vous, à lire ces phrases, me feront peut-être l'honneur de les trouver harmonieuses, émouvantes, poétiques, mais tout de suite après les oublieront. Ah ! il n'y a qu'un moyen d'aimer et de comprendre la France, mais aussi, pour elle, il n'y a qu'une manière de se faire aimer et comprendre, et c'est d'agir, de se lancer en avant, de montrer le chemin. Il suffit qu'elle s'arrête, ou diminue seulement le rythme de son ardent élan historique, pour que les parasites intellectuels qui pullulent aujourd'hui sur le monde comme les poux sur la peau d'un animal malade se réfèrent à elle aussitôt comme sur leur proie. Ils sophistiquent sa pensée, la défigurant à la manière dont les Phariséens sophistiquent l'Évangile, et mettent la pensée française hors de la portée des esprits droits, des cœurs simples, pour lesquels Dieu l'a faite. Chers amis du Brésil, peut-être que ces idées ne vous sont pas très familières ; ne les écartez pas, pourtant, de vos réflexions, considérez plutôt que certains faits ont un caractère trop général pour qu'on les apprenne sans effort. Je comprends très bien, par exemple, que la trahison en masse d'une classe qui s'était vantée d'organiser le monde seule au nom des peuples, et qui en ce moment les livre à toutes les formes de la tyrannie, du fascisme de Mussolini au socialisme d'État de M. Cripps — la classe intellectuelle —, je comprends très bien que ce soient là des choses qui ne vous paraissent pas aussi claires qu'à nous. Le sort de votre pays n'est pas encore en jeu, tandis que celui du mien est déjà fixé. Il est vrai que cette classe se donne maintenant comme la première victime des maux qui affligent l'humanité. Cependant, elle est loin d'avouer qu'elle les a rendus possibles, sinon inévitables, en maintenant caché aux peuples le plus grand désastre spirituel de tous les temps, la confiscation progressive par les forces de l'argent de tous les moyens d'expression de la pensée. Elle a profité de cette confiscation et en profiterait encore, si l'anarchie et la corruption des

des siècles, et qu'il n'a jamais quittée sans payer sa faute d'épreuves effroyables. Pourquoi sa haine de l'imposture ne serait-elle pas devenue, à la longue, une sorte de réflexe héréditaire, une des formes de l'instinct de conservation ? Mais d'abord de quelle espèce d'imposture s'agit-il ? Je réponds sans hésitation : des impostures de l'Esprit.

Le peuple anglais est très sensible à la loyauté sportive, et sa jeunesse est élevée dans le mépris du mensonge. Il est certain qu'un Français se montre beaucoup moins scrupuleux sur ce point qu'un Anglais, qu'il déforme plus souvent la vérité par intérêt, par vanité, par caprice, ou simplement par ce désir de plaire qui va très souvent chez nous jusqu'au ridicule. Mais, si l'Anglais s'interdit le mensonge, c'est qu'en exposant dangereusement la dignité du menteur il complique inutilement la vie sociale, il introduit un élément incontrôlable dans ces rapports que la civilisation britannique simplifie à l'extrême en les soumettant à une espèce d'automatisme. Le mensonge est pour l'Anglais une sottise, une indécence, il le condamne sévèrement à ce titre, au lieu que l'hypocrisie n'a rien qui le gêne, parce qu'elle est une attitude sociale bien définie, prise une fois pour toutes, et qui ne peut précisément espérer se soutenir que grâce à une observation méticuleuse de toutes les règles du conformisme social. Je parle ici de l'hypocrisie commune, celle de Tartuffe, la dissimulation des vices qu'on a, la simulation des vertus qu'on n'a pas. Mais, quant à cette forme supérieure de l'imposture qui s'appelle le pharisaïsme, il est clair que le peuple anglais n'est pas loin de la considérer comme une altération vénielle du sentiment religieux, l'indispensable tribut payé à la faiblesse humaine, par les saints, les purs, les prédestinés, pour lesquels le mépris des ivrognes et des impudiques est une juste compensation aux sacrifices que leur impose la pratique de la tempérance et de la chasteté.

Chers amis, ces considérations psychologiques vous paraîtront d'abord vaines, je le sais. Puis elles feront peu à peu leur chemin dans vos consciences, et vous leur trouverez peut-être un jour un sens nouveau, elles vous aideront modestement à poser bien plus simplement des problèmes dont les intellectuels ne se lassent pas de compliquer les données. Il vous est sûre-

ment arrivé de sourire lorsque vous entendez de pauvres gens, plus ou moins illettrés, parler des pays actuellement en guerre comme s'ils parlaient d'un voisin ou d'une voisine, leur prêtant ainsi des réactions morales très simples, en accord avec le caractère, les qualités et les défauts qu'ils leur supposent. Vous avez pourtant tort d'en sourire. Votre pays est encore bien jeune pour avoir une légende, mais une vieille nation comme la nôtre en a une, et cette légende populaire, répandue à travers le monde, est mille fois plus proche de la réalité que tant de lourdes et maladroites synthèses historiques. Comprenez bien ce que je veux dire : je ne prétends pas que cette légende, cette image légendaire suffise au philosophe ou au politique, j'affirme qu'elle permet à tout homme sensé, presque à coup sûr, de prévoir ce que fera un peuple dans certaines circonstances capitales où la Nation se trouve engagée tout entière, corps et âme, parce que cette légende est sa véritable histoire, comme filtrée à travers l'imagination des hommes, réchauffée à la chaleur de leurs cœurs, son histoire passionnelle, et c'est l'histoire passionnelle, vous le savez bien, qui nous livre le secret des êtres. Lorsque j'affirme que la France est révoltée par l'imposture, qu'elle a pour l'imposture, et particulièrement pour les formes supérieures de l'imposture — celles de l'Esprit —, une espèce de répulsion nerveuse, capable de la porter à des actes extrêmes, de la faire passer brusquement de l'agitation de la colère à la prostration du désespoir, le moindre petit licencié d'histoire m'accusera de tomber dans un anthropomorphisme enfantin ; mais j'aime mieux être d'accord sur ce point avec Michelet et Péguy qu'avec n'importe quel petit licencié d'histoire. Car en écrivant que notre peuple est le moins pharisien du monde, c'est-à-dire le peuple qui compte le moins grand nombre de pharisiens, chez qui le pharisaïsme prospère mal, l'auteur du *Mystère de Jeanne d'Arc* nous a définis essentiellement, substantiellement, puisque notre horreur naturelle du pharisaïsme explique à la fois nos vertus et nos vices, elle a donné des héros, mais aussi des anarchistes, des êtres d'une droiture et d'une loyauté incomparables, mais aussi des cyniques et des débauchés. Elle explique également certaines contradictions apparentes de notre histoire, certains retournements prodigieux.

La France est capable de résignation devant bien des injustices, mais elle ne peut tolérer — au sens exact du mot, j'oserais presque dire au sens médical du mot — cette sorte d'injustice qui prétend s'exercer au nom de la justice. Ainsi, par exemple, l'Inquisition introduite chez nous par les moines fanatiques de l'Espagne, et dont le but principal paraît bien avoir été celui d'enrichir, par les confiscations, l'insatiable clergé simoniaque de l'Italie du XV^e siècle, nous a rendus anticléricaux pour des siècles entiers. Il serait d'ailleurs non moins vrai d'ajouter que la féroce hypocrisie des princes protestants du XVI^e siècle, qui ne rêvaient que de piller l'Église sous prétexte de la réformer, nous a détournés pour toujours du protestantisme. C'est au sujet d'une imposture de cet ordre que le grand Drumont disait : « Cela me rend physiquement malade. » En effet, c'est une imposture comme celles-là qui rend la France malade, qui l'intoxique, qui l'empoisonne. Comme je le rappelais il y a un instant, il arrive que ce poison lui monte à la tête, l'entraînant dans des paroxysmes de fureur. Il arrive aussi qu'il lui brise les nerfs, quand la révolte de l'âme nationale] s'exprime par l'ironie douloureuse, le scepticisme, et même la stupeur. Ne cherchez pas une autre cause au drame intérieur de l'armistice. Car il y a un drame extérieur de l'armistice, facilement explicable par la sottise des généraux, l'indignité des politiciens. Mais il y a un drame intérieur, celui de la conscience française, de la démission, du renoncement de la conscience française. On dit, on répète, j'ai dit et répété aussi que la France avait perdu confiance en elle-même. Pour avoir foi en elle-même, la France doit avoir d'abord foi dans le monde où elle vit, et depuis 1918 elle avait progressivement perdu cette foi. Elle comprenait de mieux en mieux, d'année en année, que la guerre de 1914 avait été pour elle un suprême embrasement de son génie libérateur, un second mouvement de 1789 — ce 89 qui est tout entier français, appartient tout entier à la France de l'Ancien Régime, à l'Ancienne France, qui est sorti de ses entrailles —, et qu'en 1918 comme en 1792 les nations réalistes, après avoir exploité ses sacrifices, en recueillaient les fruits tout en bafouant les principes au nom desquels ses fils étaient morts.

La révolution nécessaire

Août 1942

Lorsque je parle, comme je l'ai fait si souvent depuis quelques mois, de la vocation révolutionnaire de la France, je ne prétends nullement donner à cette expression un sens nouveau, je veux seulement qu'on lui donne avec moi tout son sens. Nous sommes ainsi quelques milliers de Français, très différents les uns des autres, du moins en apparence, mais qui sont au fond de leur cœur — d'un cœur qui peut tout surmonter, car il a surmonté le dégoût — très fermement résolu à courir ce risque, car la révolution, en effet, est un risque, un risque absolu. Nous jugeons indispensable que la France coure ce risque. Après le scandale national de l'armistice, la France doit ce risque au monde. Nous n'avons jamais cru, nous sommes moins que jamais disposés à croire que le réalisme est la loi des nations, qu'une nation est régie par les mêmes lois simplistes qu'une société anonyme. Toute l'histoire d'une société industrielle ou financière tient dans le recueil des procès-verbaux de son conseil d'administration, au lieu que l'histoire d'une nation ressemble à n'importe quelle vie humaine digne de ce nom, elle est un drame moral. À quoi tient la réussite ou l'échec d'une vie humaine ? À quoi tient sa grandeur ? Comment certaines destinées brillantes s'obscurcissent-elles si vite ? Hélas ! vingt ans ne sont pas de trop pour faire une carrière, mais il suffit d'un instant pour manquer sa vie.

Certes, nous ne nous faisons aucune illusion rétrospective sur la valeur du monde que la France de 1940 a déçu. Il est possible, il est probable — il est pour moi certain — qu'il ne méritait pas que nous hasardions pour sa sauvegarde des valeurs mille fois plus précieuses que lui-même. En l'écrasant, la barbarie renais-

sante n'eût écrasé qu'une civilisation manquée, c'est-à-dire aux proportions manquées — colossale par la technique, naine par l'âme —, une civilisation dans laquelle nous n'avions d'ailleurs qu'une place de plus en plus réduite, et qui, inspirée d'une conception de la vie très différente de la nôtre, nous eût mis, elle aussi, tôt ou tard, dans la nécessité de disparaître ou de nous renier. Nous n'avons pas déçu ce monde-là, car on ne déçoit que l'admiration ou l'amour, et il ne nous admirait ni ne nous aimait. Nous ne l'avons pas déçu, nous ne l'avons pas trahi. L'espèce de logique abjecte au nom de laquelle Pétain ou Laval justifient chaque jour l'armistice est précisément la sienne, ce réalisme sans honneur est sa propre loi. L'acte de l'armistice est strictement conforme à l'esprit de Munich, et il n'a rien non plus qui puisse beaucoup scandaliser les sénateurs américains isolationnistes. Lorsque ces gens-là feignent d'approuver aujourd'hui nos arguments et nos raisons, ils doivent sûrement éprouver une forte envie de rire, car c'est Pétain qu'ils admirent, c'est nous qui passons à leurs yeux pour des sentimentaux, c'est-à-dire pour des imbéciles.

Oh ! non, nous ne les avons pas déçus, nous avons seulement trompé leur attente. Le monde réaliste ne souhaitait nullement la mort des dictateurs, car il se reconnaissait dans ces frères égarés, il leur reprochait seulement de pousser trop loin l'esprit de concurrence commerciale, au point de se faire ouvrir des débouchés par des tanks. Que Hitler ait réussi en Allemagne ce coup magistral d'exalter à la fois, l'un par l'autre, de pousser au dernier degré de la frénésie, le génie du négoce et le génie militaire, d'ordinaire incompatibles, c'était sans doute manquer aux règles du jeu, mais non pas à l'esprit du système fondé sur le principe que tous les moyens sont bons pour rouler un concurrent. Au lieu que, en dépit des rodomontades d'intellectuels avariés, nous restions, nous autres Français, plus ou moins attachés à une certaine conception chevaleresque de la guerre. Nous trouvions très bien qu'elle ne rapportât que le désavantage de recevoir des coups, avec le plaisir de les rendre. Je n'irai pas jusqu'à dire que la profession militaire n'avait rien perdu chez nous de son prestige, mais enfin le temps n'était pas si loin où chaque petit garçon français la tenait pour un sacerdoce — il suffit de relire à ce

sujet Psichari ou Péguy. On comprend donc très bien que les gouvernements s'y soient trompés, qu'ils nous aient crus mûrs pour le sacrifice, capables de remettre dans le bon chemin M. Hitler, cet enfant terrible, quoique légitime, de la civilisation réaliste. Au cas où nous aurions survécu à ces travaux, les puissantes Démocraties, après quelques réflexions flatteuses sur notre idéalisme traditionnel, nous auraient sans doute donné en retour une nouvelle leçon de réalisme politique en restaurant une fois de plus à nos frais l'économie allemande. Et tous ces militaires, redevenus industriels ou financiers, seraient allés bras dessus bras dessous faire la foire à Montmartre.

La France n'a pas trahi la société de Munich, elle s'est seulement trahie elle-même. C'est de cette trahison envers elle-même qu'elle doit maintenant réparation au monde. Car il importait peu que la civilisation réaliste méconnût la France, puisque nous savions qu'une telle injustice ne pouvait diminuer en rien la valeur du dépôt spirituel que nous étions chargés de transmettre. Un siècle, dix siècles d'incompréhension, dix siècles de barbarie polytechnique n'auraient pas réussi à distraire de ce dépôt une seule des idées étincelantes, affilées comme des dagues, auxquelles nul cuistre n'a jamais touché sans se trancher les doigts, et qu'un long service nous permet d'appeler françaises, bien qu'elles soient à la disposition de n'importe quel homme de bonne volonté. Aucune espèce de sottise, aucune forme de l'imposture ne saurait mordre sur ce métal, à l'exception d'une seule sottise, d'une seule imposture — la nôtre. Hélas ! nous ne sommes pas seulement capables de gâcher ces armes précieuses, nous pouvons aussi les retourner contre nous-mêmes, contre notre propre conscience, et trahir irréparablement ainsi la conscience universelle.

Car je me permets de le redire une fois de plus, les saltimbanques de Vichy savent parfaitement que je n'ai jamais reconnu à personne le droit de reprocher à mon pays sa défaillance. On aura beau essayer de me tirer à droite ou à gauche, le chemin que je suis m'est trop familier pour que je ne sois pas capable de m'y conduire, je connais ma route. Je sais que la France a fléchi, je sais que son armée a fléchi, je n'ai pas besoin que des gens bien intentionnés viennent m'assurer, la

main sur le cœur, dans une langue dont je ne comprends d'ailleurs pas un mot, que nous nous sommes cette fois battus comme des lions, que les morts de Verdun sont contents de nous... Sur la foi d'une tradition séculaire, on nous croyait des commerçants idiots et des soldats invincibles, ce qui était doublement rassurant pour les hommes d'affaires. Tant pis pour les hommes d'affaires ! Ayant pris loyalement ma part de la honte commune, il me suffit de savoir que l'humiliation d'un désastre militaire ne saurait rejaillir sur le passé de la Patrie ni sur les Morts illustres dont j'espère encore le pardon. À ceux qui s'étonneraient de ma franchise, je me permettrais de rappeler que je n'ai pas varié sur ce point, car ce n'est pas le désastre militaire qui m'a chassé de mon pays en 1938, c'est Munich. C'est Munich, dont je n'ai pu supporter l'outrage, alors que tant de consciences, aujourd'hui terriblement chatouilleuses, n'éprouvaient qu'une légère démangeaison. Cela me donne peut-être le droit d'observer avec le même scepticisme les généraux ou amiraux de Vichy transformés en enfants de chœur et certains intellectuels de gauche qui tenaient encore, voilà peu d'années, sur la gloire militaire, les propos les plus cyniques — qui auraient mis, au nom de la science, le moindre préparateur de chimie au-dessus de Bayard ou de Du Guesclin — et qui parlent maintenant de l'honneur — sacrédié ! — avec des tortillements de prunelle et de moustache, comme un de ces vieux prévôts de salle d'armes que nous avons connus dans notre jeunesse. Trêve d'éloquence, voulez-vous ? Je n'ai pas vu la déroute de 1940, mais je l'imagine, hélas ! trop bien — toutes les déroutes se ressemblent, et il est très naturel qu'une armée poursuivie par des machines à moteur file plus vite qu'une armée poursuivie, comme jadis, par de simples quadrupèdes. La honte n'est pas dans la déroute militaire, elle est dans la hideuse casuistique de la déroute, dans la justification de la déroute, dans l'exploitation de la déroute à des fins édifiantes et réparatrices, exploitation où le syndicat des simoniaques a engagé tout le patrimoine moral français. Si cette trahison spirituelle devait être consommée, ou si nous laissons à d'autres le soin de la punir, notre génération maudite aurait dissipé non seulement la puissance, la dignité, l'honneur, mais jusqu'à la substance de la Patrie.